

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pages 374-375 comportent une numérotation fautive: p. 74, 37.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

TROISIÈME PARTIE — CARTOUCHE EN FAMILLE

II

CARTOUCHE RECONNAIT L'UTILITÉ DE LA MARÉCHAUSSÉE

Après avoir déjeuné, — ce qui est le premier devoir de l'homme, surtout en voyage, il étaient sur la grande place de Corbeil lorsqu'ils virent passer un malfaiteur et des gendarmes à qui la foule faisait cortège. Ils s'en approchèrent pour le mieux voir.

— Est-il penaud ! fit Cartouche.

— Est-il laid ! ajouta Balagny. On aurait pu l'arrêter sur la mine.

Puis, s'adressant à un habitant :

— Qu'a-t-il donc fait cet individu ?

— C'est un voleur de grand chemin.

— Où l'a-t-on pris ? Dans la forêt de Sénart, je gage !

— Non, du côté de Fontainebleau.

— Il y en a donc aussi de ce côté ?

— Oh ! beaucoup ; les routes sont infestées de bandits.

— C'est dégoûtant, fit Balagny.

— Hein ! ajouta le daron, et à Paris on se plaint de Cartouche !... On n'est jamais content de ce qu'on a.

Depuis qu'ils étaient descendus à la modeste condition d'honnêtes gens et voyageaient garnis de louis d'or et de billets de banque, nos héros avaient changé d'opinion et modifié leur langage.

— Tout de même, dit Balagny à son ami, il y a trop de brigands, du moins dans les campagnes, et ce n'est pas un mal qu'on en perde de temps en temps.

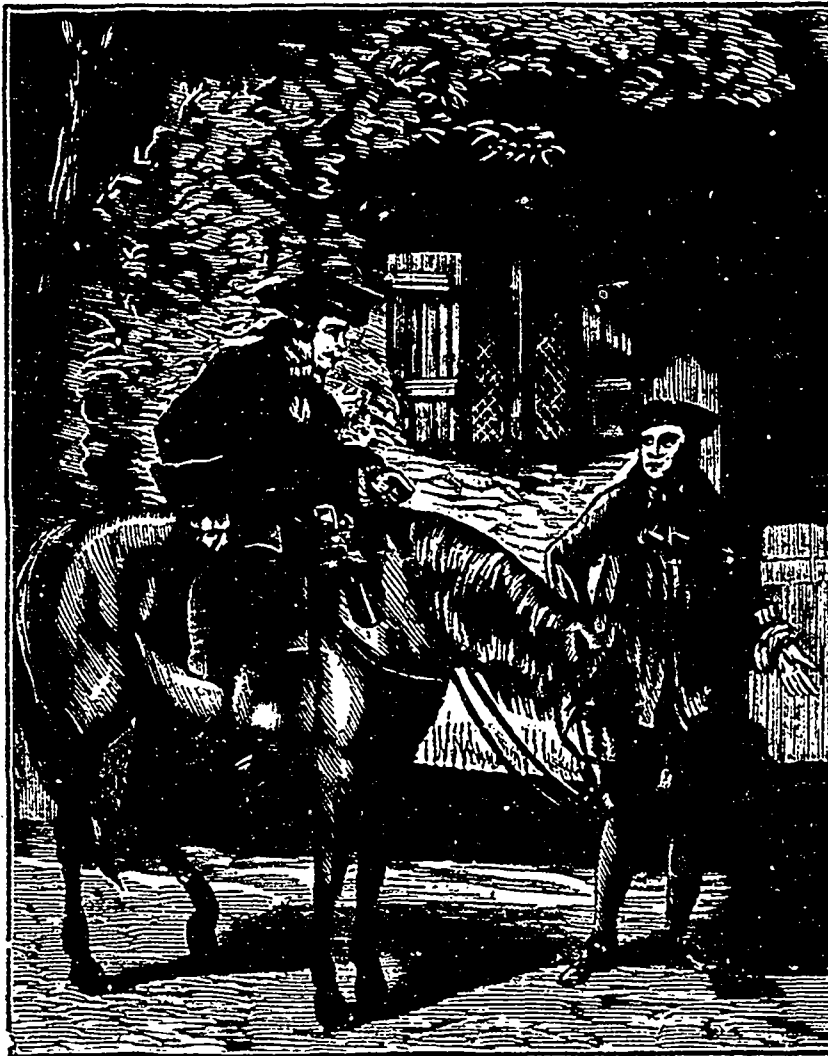
— Parbleu ! fit Cartouche, il n'y a que les gendarmes, les sergents et les juges qui aient besoin du crime. Quant à moi, je te l'ai déjà dit, j'en ai assez de travailler pour ces gens-là, et je me passerais bien de veïours.

— Je t'avoue, reprit Balagny, que la vue de ce misérable,

emmené en prison, m'a rempli de dégoût. Rien de plus beau que la vertu protégée par la maréchaussée. La vertu avec sa joue fleurie, son double menton, son petit bedon dans du bon drap d'Elbeuf orné d'une grosse chaîne d'or, n'est-elle pas supérieure cent fois au crime, cet efflanqué, à l'œil creux, à la barbe d'une semaine ?... Le crime... Ah ! je suis bien content d'y avoir renoncé. Nous avons pris le parti le plus sage.

— Et il était temps, conclut le daron.

La seconde journée de voyage s'accomplit heureusement, et par un de ces temps superbes qui font aimer la campagne aux citadins les plus endurcis. Ils se reposèrent quelques heures à Fontainebleau. Cette résidence royale était alors délaissée. Le Roi n'y mettait pas les pieds et le roi était encore trop jeune pour y venir chasser. La ville et les environs de la fo-



L'aubergiste aurait pu s'étonner de pareilles curiosités.

rêt en souffraient beaucoup. Tous les malheureux bourgs et villages de la lisière, en vertu des règlements de la capitainerie, étaient dévorés par le gibier. Le vigneron arrachait sa vigne de désespoir, et le jardinier abandonnait son jardin aux lièvres et aux cerfs, ainsi que l'exigeait la loi. Mais aussi que de braconniers !...

Le malheureux paysan qui, de désespoir, se faisait braconnier, à force de se battre avec les gardes devenait un peu brigand. La peur seule pouvait le retenir de tirer sur un esigneur comme sur un gibier ; aussi les environs étaient-ils fréquentés par ce que l'on appelait des " assassins de campagne."

Il en était alors de célèbres et l'histoire a conservé les noms de Notary Dubourguet, de Polissier, de Lauglado et du Beau-Saint-Jean. Ces messieurs s'appelaient en argot des " rupins de trimard," des gentilshommes de grand chemin.

Concouramment avec les bandes de ces derniers, des compagnies de faux-sauniers, ou contrebandiers de sel, battaient la campagne autour de Paris sous le commandement de deux anciens officiers, Rasoir et Colinery. L'avocat Barbier, en 1718, en estimait le nombre à sept ou huit mille. Ces bandes étaient assez bien armées et assez disciplinées pour que le cardinal Albéroni les fit entrer en ligne de compte dans ses projets sur la France. Mais c'est assez dire combien les routes étaient peu sûres à l'époque où Cartouche et son lieutenant firent leur voyage en Champagne.

Enfin il ne leur restait plus qu'une étape à franchir, pour atteindre le paradis champêtre de leurs rêves. Bien que la journée fût un peu avancée, nos deux compagnons, lestés d'un bon diner, se mirent gaiement en route.

On n'aurait jamais deviné en eux des gens aussi riches en les voyant passer, assis sur une botte de paille, sous la toile grise d'une charrette. La route de Montereau ne valait pas celle qu'ils venaient de quitter. Parfois de profondes ornières les obligeaient à aller au pas. Le sol était accidenté et la campagne d'aspect désolé. On voyait ça et là beaucoup de chaumières abandonnées.

—C'est autant d'abris pour les brigands, disait le voiturier.

Ce mot de brigands sonnait mal aux oreilles des voyageurs.

Le soir vint. Le temps s'était gâté, le ciel était noir et il tombait une pluie fine et persistante. Cette mélancolie des choses provoquait celle des esprits. Les deux Parisiens, par une réaction subite, regrettaient les lanternes municipales, les lumières des magasins, le mouvement de la rue.

—La voilà donc cette paix des champs, se disait Cartouche. Balagny me vante son village, j'ai bien peur d'y crever d'ennui.

De temps à autre il était obligé de dire au paysan, en le secourant :

—Eh ! eh ! camarade, est-ce que tu dors ? Fouette donc ton cheval. Nous n'arriverons jamais.

Tout à coup, le cheval, qui marchait en sommeillant, s'arrêta.

—Eh ! fit encore Cartouche, fouette donc, il s'arrête.

—Non, monsieur fit le paysan d'une voix enrouée par la terreur, il y a des gens devant nous ; regardez.

Cartouche se pencha hors de la bête, et dans les ténèbres il aperçut en effet deux hommes qui se tenaient à la bride du cheval.

—Paysan ! dit alors d'une voix forte un de ces hommes arrête ou tu es mort.

—Ils ne sont que deux, dit Cartouche à Balagny.

—Bon, chuchota ce dernier, laissons les venir.

—Paysan, reprit l'inconnu, qu'as-tu dans ta voiture ?

—Deux voyageurs.

—Ah ! ah ! fit le brigand avec satisfaction en donnant un coup de sifflet.

—Sauve qui peut ! dit Cartouche. Il faut jouer des jambes.

Il sauta en bas de la voiture, et Balagny l'imita aussitôt. Mais, si prompts qu'ils eussent été, ils n'avaient pas échappé à

l'attention des deux bandits qui lâchèrent le cheval pour se mettre à leur poursuite.

En même temps, d'une cabane qu'ils n'avaient pas vue et qui s'élevait à quelques pas de la route, s'élevaient des hommes armés de fusils et éclairés par des lanternes et des torches. Ils étaient bien une dizaine, qui, à l'envi, couchèrent en joue les voyageurs.

Cartouche, comptant sur son agilité, sauta le fossé de la route. Plusieurs balles sifflèrent à ses oreilles. Il prit au hasard à travers champs. Mais l'ennemi n'était pas moins insatiable. Trois ou quatre hommes ne tardèrent pas à le rejoindre. Il lui fallut se rendre. Il se crut mort. Avant lui Balagny avait été capturé.

Le voiturier (trop pauvre pour avoir à trembler) demeurait immobile au milieu du chemin.

Quand les deux prisonniers furent réunis sous bonne garde, on leur ordonna de se coucher dans la boue, et ils durent s'étaler comme on le voulait.

—Où sont les bagages ? demanda le chef au voiturier.

—Ils n'en ont pas.

—D'où viennent ils ?

—De Fontainebleau.

—Où vont-ils ?

—A Bray sur-Seine.

—Les connais-tu ? Sont-ils de Bray ?

—Non ; ils ne sont pas du pays.

Le chef de la bande revint vers les deux voyageurs.

—Levez-vous, leur dit-il.

Lorsque tous deux furent debout, il reprit :

—Nous ne sommes pas de méchantes gens. Nous ne faisons point de mal pour le plaisir d'en faire, comme des brigands et des Cartouches. Nous sommes de pauvres paysans ruinés par la capitainerie, et si nous volons sur les routes, c'est par nécessité. Donnez votre argent, et nous vous laisserons.

—Messieurs, dit Cartouche, nous ne sommes pas riches non plus, mais voici ma bourse.

Balagny l'imita avec empressement.

—Très bien, fit le chef, maintenant videz vos poches, messieurs.

Ils obéirent encore et remirent chacun à l'honnête coupeur de route leur paire de pistolets, puis leur montre, ce qui fut accueilli avec un visible plaisir. Ils se croyaient quittes, quand la conversation fut reprise en ces termes :

—Vous avez d'autres poches ? Là, de côté, sous votre habit ?

—Elles ne contiennent rien d'intéressant pour vous, dit Cartouche en laissant entrevoir son portefeuille... des papiers...

—Et vous, fit le chef à Balagny.

—Moi de même, répondit celui-ci en entr'ouvrant son habit.

Mais le mouvement qu'il fit découvrit sa ceinture, ou pour mieux dire le renflement qui la dénotait sous le bord du gilet.

—Ah ! ah ! fit l'honnête brigand. Et ceci ? C'est une ceinture.

Il passa la main.

—Et bien garnie, ajouta-t-il... Donnez ! donnez vite !... Ah ! vous voyez, messieurs ; vous n'en disiez rien... Vous nous trompiez... Ce n'est pas honnête ; car nous pouvions vous tuer.

Et, tout en adressant aux voyageurs ces légitimes reproches, il les débarrassait de leurs ceintures gonflées de louis d'or.

—Tenez-les donc ! criaient quelques individus indignés de l'ingratitude des voyageurs.

—Non, non, reprenait le chef ; point de meurtres inutiles ; je ne suis pas un soldat, un Cartouche.

Notre héros, à l'entendre, devait penser qu'il jouissait dans ce pays d'une bien mauvaise réputation.

—Mais, fit observer celui-ci, vous faites entendre bien haut que vous ne volez que pour vivre, et vous ne nous laissez pas un sou ; avec quoi vivrons nous donc, mon ami et moi, monsieur l'honnête homme qui nous dépouillez si équitablement ?

—C'est vrai, dit le brave brigand, je ne veux pas que l'on m'accuse de manquer d'humanité. Combien y a-t-il dans chaque ceinture ?

—Cent louis.

—Je vais vous en remettre cinq à chacun. C'est généreux, je pense ?

—Oh ! vous nous comblez !

—Vous n'êtes que deux ; nous sommes douze et tous pères de famille.

—N'en dites pas davantage, fit Cartouche, vous me déchirez le cœur et nous craignons d'abuser de votre générosité. Mais nous vous enverrons un cadeau dès que nous serons de retour chez nous.

Ces gouailleries soulevèrent des murmures dans la bande.

—Tu ne vois donc pas qu'il se fiche de toi ? cria un des brigands.

—Oui-da ! fit le chef, je ne hais pas la plaisanterie ; je m'appelle Jean de Melun ; c'est moi qui écorche les anguilles sans les faire crier... Bon voyage, messieurs ! dit-il en tournant le dos à ses victimes.

En un clin d'œil les torches s'éteignirent et la bande disparut, comme un vol d'oiseaux noirs.

Les pauvres Parisiens remontèrent dans leur charrette, rageant plus qu'ils ne le faisaient paraître, furieux et humiliés au delà de ce que je puis dire. Le voiturier fouetta son cheval qui reprit son petit trot. Les grandes douleurs sont muettes. Il fallut quelque temps aux deux compagnons pour recouvrer l'usage de la parole.

—Nous voilà proprement rinés, fit Balagny. Et cela par des boulineux de trimard, nous Pantinois !

—Pas si bête, cet écorcheur d'anguilles ! repartit le daron du "Pistolet," assez grand pour rendre justice à un rival.

—S'il m'avait pris mon portefeuille, cette canaille-là, je lui sautais à la gorge.

—Ils t'auraient refroidi. Nous n'étions pas de force à leur résister. Si nous avions eu une seule chance, je l'aurais tentée. Mais tous ces forestiers sont de solides gaillards et ils étaient douze.

—Qui aurait pu prévoir pareille aventure ! soupirait Balagny.

—Tu sais maintenant, dit Cartouche, ce que c'est que d'être volé. Mais console-toi, nous prendrons notre revanche.

III

OU PEUT-ON ÊTRE MEUX QU'AU SEIN DE SA FAMILLE ?

Cette néfaste journée s'acheva enfin à Montreuil. Pour atteindre au but de leur voyage, les Parisiens n'avaient plus qu'une courte distance à franchir. Le temps s'étant remis, ils firent le chemin à pied.

Ils étaient tellement souillés par la courte lutte de la veille, ils avaient si mauvaise mine, qu'ils en étaient réduits à redouter la rencontre de la maréchaussée. Balagny, toujours

ragour, n'avait plus assez d'invectives contre les soldats de la loi, qu'il admirait à Corboil.

—Il ne nous manque plus, disait-il, que d'être coffrés comme vagabonds par ces fainéants là !

Mais Dieu ne le permet pas.

Après une marche de quelques heures, un gros bourg étalé sur la rive gauche de la Seine s'offrit à leurs regards.

—Voilà Bray, fit Balagny d'un ton solennel, voilà l'endroit qui m'a donné le jour !

D'un pas allègre et d'un cœur léger, ils descendirent la pente d'un monticule chargé de vignes et de pêcheurs et au bas duquel des enfants et des vieilles femmes menaient paître leurs chèvres.

La cloche de midi rappelait les travailleurs des champs ou invitait leurs ménagères à leur porter la soupe. De jolies fumées bleues montaient des toits de chaume d'où sortait une bonne odeur de soupe à l'oignon et d'omelette au lard.

Comme ils entraient dans la grande rue, une jeune fille de seize ans qui, du pas de sa porte, les regardaient passer leva soudain les bras au ciel et s'élança au-devant de Cartouche en s'écriant :

—Ah ! Jésus mon Dieu ! C'est Jean Bourguignon mon frère, qui revient des Grandes-Indes !

Elle lui sauta au cou et il se laissa faire.

—Venez, Jean, reprit-elle ; ne reconnaissez-vous pas votre petite Annette ?

—Mais tu es si grande, tu es devenue si belle que je me demandais si c'était bien toi.

—Venez, notre mère sera si heureuse de vous voir. Encore un peu vous passiez la maison.

—Je la cherchais des yeux.

Et indiquant des guirlandes de haricots suspendues le long de la muraille :

—Il y a toujours, dit-il, des provisions pour l'hiver. Je vois cela.

—Oh ! oui-da ! fit la jeune paysanne.

—Et un bon tas de fumier devant la maison.

—Ah ! mais nous avons racheté une vache.

—Allons, je vois que tout vous a réussi.

Comme il disait, il entra dans la chaumière. Une vieille femme, très propre, avec un beau bonnet blanc, filait au fuseau, le visage tourné vers la fenêtre. Au bruit des pas elle leva la tête.

Cartouche s'était arrêté les bras tendus ; il l'enveloppait d'un regard de tendresse. Annette, immobile, muette et radieuse, attendait l'explosion de la reconnaissance. Enfin la surprise, mêlée d'inquiétudes, qui d'abord s'était peinte sur le visage de la bonne femme, se changea en une vive expression de joie. Laisant tomber son fuseau, elle se leva en s'écriant :

—Seigneur !... C'est lui !... C'est Jean Bourguignon mon fils, qui revient des Grandes-Indes !!!

Et la mère et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Balagny était stupéfait d'une pareille coïncidence ; son ami en effet s'appelait Jean-Louis-Dominique Bourguignon, et par surcroît le malheureux Jean parti pour les Grandes-Indes ressemblait comme deux gouttes d'eau au bandit de la Courtille. Depuis deux ans qu'il avait quitté le village, on n'avait pas eu de ses nouvelles. Cartouche entra immédiatement dans la peau du personnage, et désormais nous ne l'appellerons plus que Jean Bourguignon.

Sa pauvre mère l'avait cru mort. Les Grandes-Indes (c'était un des noms de l'Amérique) semblaient aux esprits ignorants un pays extrêmement lointain où l'on ne parvenait

qu'au prix des plus grands dangers et qui était peuplé de bêtes féroces et d'anthropophages.

—Eh bien, dit à son fils la vieille paysanne, as-tu assez couru le monde et es-tu content de revoir ton village ?

—J'en serais bien plus content si j'avais pu vous rapporter la petite fortune que j'avais amassée. J'avais cent louis d'or dans ma ceinture ; mon ami en avait autant, des brigands nous ont attaqués cette nuit à un lieu de Montereau et nous ont dévalisés. Mon ami est aussi de Bray, c'est Jean-Pierre Balagny, le neveu à Mathieu Balagny que vous avez bien connu ?

—Ah ! vraiment !

—Nous nous sommes rencontrés en Amérique ; je vous raconterai ça ; et nous sommes revenus ensemble, en vaisseau, bien entendu, car il n'y a pas d'autre moyen pour revenir de ces pays-là, comme pour y aller.

—Oui da, c'est aussi ce que monsieur le curé m'a dit. — Mais asseyez-vous donc, Balagny ; vous allez manger la soupe avec nous. — Allons, Annette, dépêche-toi ; tu feras une grosse omelette. Heureusement que j'ai fait de la soupe pour deux fois, comme ça nous en aurons assez pour nous quatre. Vous devez avoir faim ?

—Oh ! oui, fit Bourguignon.

—Et vous, Balagny ? demanda la mère.

—J'ai faim aussi, répondit celui-ci d'une voix caverneuse.

—Les voyages sur l'eau, ajouta la bonne femme, ça creuse beaucoup ; je l'ai toujours entendu dire.

—Oh ! puis les malheurs et la bataille de cette nuit, ça nous a secoués aussi.

—Tu nous raconteras ça plus tard, mon garçon ; il ne faut pas d'histoire triste au moment de se mettre à table.

Le couvert était mis en belle fiérence de Montereau sur une solide table de chêne, qui avait servi à plus d'une génération. On prit place.

—Eh bien, Jean, dit la mère, c'est toi le chef, c'est à toi de dire la prière.

Jean, qui s'était déjà assis, se leva et fit le signe de la croix et, à la grande admiration de Balagny, récita en latin le bénédicité.

Après la soupe au lard, Annette servit le lard avec du chou, et passa sur la table une bouteille de vin dont la vue arracha un sourire au soucieux Balagny.

—C'est du vin qui va avoir deux ans, dit la mère Bourguignon ; nous n'avons pas encore touché à celui de l'année dernière.

—Tant mieux ; ça viendra, répartit gaiement son fils.

Ils mangeaient encore leurs choux qu'Annette battait déjà des œufs et apprêtait la poêle. Elle était jolie, bien tournée et vive "comme un petit poisson," disait sa mère.

—Il faut, dit Jean, que vous me disiez tout ce qui est arrivé de nouveau, car autrement j'aurais l'air de tomber de la lune : j'espère que depuis deux ans il y a de quoi raconter.

La bonne femme répondit volontiers à sa demande et le mit au courant de toutes les petites affaires du village. Il emmagasina précieusement tous ces faits divers de la localité, se familiarisa avec des noms et des choses qu'il ne pouvait paraître ignorer. Pour le reste, il compta sur Annette et sa bonne chance.

Après le dîner, ils allèrent voir la maison de l'oncle Mathieu ; elle avait quatre bons murs en pierre et un toit en tuiles, c'était une des plus belles du village. Les meubles étaient dedans. Quant au jardin, les mauvaises herbes remplissaient ses carrés,

et les chenilles, les guêpes, avaient dévasté les arbres fruitiers.

—Tu vois, dit Balagny, si tu n'avais pas retrouvé ici ta famille, j'aurais pu t'offrir l'hospitalité. Nous avons de quoi passer à Bray un hiver très agréable. Il y a du vin ; le vin de ta mère n'est pas mauvais.

—Excellent.

—La récolte s'annonce bien. Il y a des poires, des canards, du jambon, du fromage... Il y a de jolies filles ; cette petite Annette...

—Attention ! c'est ma sœur.

—Alors ce sera pour moi.

—Du tout, fit Bourguignon avec vivacité.

—Tu ne peux cependant pas la prendre, puisque c'est ta sœur.

—Et je ne dis pas non plus que j'ai l'intention de la courtiser.

—Voilà qui me paraît incompréhensible.

—C'est pourtant bien simple.

—Ce n'est pas à ma portée, je l'avoue. Oblige-moi de t'expliquer, dit Balagny avec aigreur.

—Eh bien ! je veux, dit Bourguignon, que cette petite soit respectée, parce qu'elle est venue se jeter dans mes bras en m'appelant son frère.

—Ah ! diantre ! ! du sentiment .. L'air de la campagne te change.

—J'ai toujours été ainsi. Je tue avec plaisir un traître, quand même il serait mon cousin ; et je poignarde la grande Jeanneton, une bonne fille, affolée par la jalousie. Je suis sans pitié pour Emmeline de Fulda, parce que je l'ai conquise, enlevée, les armes à la main ; mais je ne sais pas trahir ; je n'abuserai pas de la confiance d'une innocente qui vient à moi. Me suis-je expliqué ?

—J'ai compris, répondit Balagny. Je n'avais pas senti ce que tu as éprouvé. Cette jeune fille ne m'a pas appelé son frère. Il suffit maintenant, n'en parlons plus. Nous nous rabattons sur d'autres. Avec chacun cent francs dans notre poche, nous allons être, à Bray, comme de petits seigneurs.

—Nous ferons le bien, fit Bourguignon, moitié riant, moitié sérieux. Je me sens tout épanoui depuis que j'ai retrouvé ma famille. Oui, mon cher, mes parents de la Courtille ne m'ont jamais inspiré que du dégoût. Mon père le tonnelier tapait sur moi comme un sourd ; ma mère, débraillée et sale, criait sans cesse, tandis que ma nouvelle mère, propre et tranquille, filait au fuseau, m'a plu tout d'abord. Et ma jeune sœur, Annette... En l'embrassant, je sentais une bonne odeur de lavande... C'est un bijou !...

—Il ne manque plus que ton frère, parti pour les Grandes-Indes, fit en riant Balagny... Ah ! le tableau serait charmant s'il nous tombait sur les bras. Il y aurait à rire... Il paraît qu'avant son départ Jean Bourguignon fréquentait Mathurine Lafrieho. Il lui avait promis le mariage. Comment feras-tu pour la reconnaître, et est-il certain qu'elle te reconnaîtra ?

—Je me tiendrai d'abord sur une grande réserve. Je ferai le fier et je ne regarderai personne, de peur de me tromper. Quant à la Mathurine, j'ai un moyen sûr de ne pas me méprendre.

—Lequel ?

—C'est de l'envoyer chercher par Annette.

—C'est vrai.

—Maintenant j'ai quelque chose à te proposer, c'est d'aller faire un tour à l'église.

—Pourquoi cela ? demanda Balagny.

—Il est d'usage, au retour d'un long voyage, d'aller remercier le bon Dieu. Un léger vernis de religion ne peut nous faire de mal, mon cher. Tu m'as vu déjà ce matin au bénédicité. Ici, avant tout, il faudra nous mettre bien avec monsieur le curé...

—Ça ne sera pas très amusant.

—Au contraire ; les curés de campagne sont bons vivants.

—Allons jaspiner au Grand Meg ! dit Balagoy — (allons parler au bon Dieu).

Tous deux se dirigèrent vers l'église.

La vieille église, dont le temps avait noirci les murailles de mousses et paré ça et là le toit de tuiles plates de mousses mordorées, ouvrait son humble portail sur la place du village. A son chevet, s'étendait le cimetière entouré d'une haute haie d'aubépine, d'églantiers et de sureaux. A sa droite, était le presbytère, à sa gauche un cabaret. Elle présidait à toutes les manifestations de la vie locale. Devant sa porte le dimanche, après vêpres, elle regardait jouer aux boules. A la fête patronale, il était permis de danser devant elle.

Elle restait ouverte tous les jours jusqu'à quatre heures, à l'usage de deux ou trois vieilles femmes. A l'intérieur on remarquait plusieurs tableaux dus au pinceau d'un peintre d'enseignes de Montereau, et qui sont curieux aujourd'hui pour la naïveté de leur dessin et leur haute antiquité.

Nos deux pèlerins pénétrèrent à petits pas dans le saint lieu et allèrent s'agenouiller près du chœur. A peine avaient-ils fléchi les genoux qu'ils entendirent des bruits de pas et de voix dans la sacristie dont la porte était restée ouverte. Grâce à la sonorité de l'édifice quelques paroles parvinrent jusqu'à eux.

Malgré la gêne de leur posture, ils restèrent à genoux ; mais bientôt le curé et Clotilde, sa nièce, sortirent de la sacristie, et, traversant la chapelle de Saint Nicolas, passèrent devant eux.

A leur vue, Clotilde baissa pudiquement les yeux ; son oncle s'inclina devant l'autel, puis enveloppa d'un regard pénétrant ces personnages inconnus, ces étrangers en bas de soie et en habits de drap. Il mourait d'envie de leur adresser la parole, et leur recueillement l'en empêchait ; mais Jean Bourguignon devina ce mouvement de curiosité et y répondit aussitôt en se levant. Balagoy suivit son exemple et tous deux se dirigèrent vers la sortie de manière à se trouver sous le portail en même temps que le curé.

L'abbé Boudillon était un jeune curé plein de santé et de verdure, au regard vif, à la lèvre vermeille et charnue, que la gloire des saints n'empêchait pas de dormir.

Clotilde venait d'entrer au presbytère, lorsque Jean Bourguignon, parti pour l'Amérique, l'aborda pour le saluer, il se demanda où il avait vu cette personne.

—Bien le bonjour, monsieur le curé, dit Jean en s'inclinant devant M. Boudillon. Permettez-moi de vous présenter mes civilités et mes respects. Vous ne me reconnaissez pas, je crois.

—Non, et cependant votre physionomie ne m'est pas tout à fait inconnue.

—Je suis un de vos anciens paroissiens.

—Eh ! qui donc ?

—Jean Bourguignon, pour vous servir.

—Ah ! Jean Bourguignon ! En effet... Mais, mon ami, n'étiez-vous parti pour les Grandes-Indes ?

—Oui, monsieur le curé, il y a deux ans, mais on revient encore de plus loin. Et voici un autre enfant de Bray que je vous présente, Jean-Pierre Balagoy, le neveu de Mathieu Balagoy.

—Ah ! très bien. Et lui aussi revient des colonies ?

—Oui, monsieur le curé, avec moi, aujourd'hui même. C'est pour lors que nous avons pensé à nous rendre ici tout droit, pour y remercier le bon Dieu de nous avoir permis de revoir notre pays.

—A la bonne heure. Eh bien, la maman Bourguignon a été bien heureuse de retrouver son fils ; et la gentille Annetto ?

—Ah ! monsieur le curé, dès qu'elle m'a aperçu elle est accourue au-devant de moi et m'a sauté au cou en disant :

—Ah ! Jésus ! Voilà mon frère Jean Bourguignon qui revient des Grandes-Indes. Il paraît que le voyage ne m'a pas beaucoup changé.

—Mais non, vous êtes toujours le même.

—Autrefois, dit Jean d'un air patelin, monsieur le curé me tutoyait.

—Eh ! fit gaiement le bon monsieur Boudillon, je te tutoierai encore, mon gargon, si ça peut t'être agréable, j'espère que tu viendras prendre un verre de vin au presbytère.

—Ce n'est pas de refus, monsieur le curé.

—Tu me raconteras tes aventures et tu m'amèneras ton ami.

Balagoy salua.

—C'est bien de l'honneur, monsieur le curé, dit-il.

—Venez donc demain après dîner, dit M. Boudillon. Au revoir, mes amis.

IV

MALHEUR AU JEU

Inutile de dire que nos deux héros furent exact à l'invitation du curé.

M. Boudillon les attendait après midi pour faire une partie de cartes ; il devait, pour cette petite fête, faire prévenir M. du Vertpré (baron du Vertpré de La Lézardière), seigneur d'un petit château des environs.

Si la mère Bourguignon avait du bon vin, le curé et le seigneur en avaient du meilleur encore ; l'un, parce qu'il avait la dîme, l'autre, parce qu'il avait le pressoir féodal, où les vignerons étaient obligés d'apporter leur récolte. Se visitant souvent l'un l'autre, le chef laïque et le chef spirituel dégustaient et comparaient les trésors de leurs caves. Généralement ils s'en félicitaient... tout en regrettant d'être plus près de Paris que des côteaux de Reims.

En attendant l'arrivée de M. du Vertpré de La Lézardière, et malgré les protestations énergiques de Jean et son ami, mademoiselle Clotilde apporta une bouteille de vieux Bray. Avec l'âge, ce modeste champenois flattait agréablement le palais, déliait la langue et réchauffait les sentiments généreux.

Aussi, au dernier verre, Bourguignon commençait à bavarder et Balagoy à jouer de la prunelle à l'adresse de mademoiselle Clotilde ; mais le curé, que l'impatience dévorait, fit une diversion en proposant d'aller au devant du baron de La Lézardière.

—C'est une marque de déférence que vous lui devez, ajouta-t-il. Notre seigneur est éclairé et aimable, mais à bon droit très fier de sa haute noblesse qui remonte au delà du treizième siècle ; il y a eu un de La Lézardière qui fut fait prisonnier avec le roi Jean.

—Mais avec plaisir, M. le curé, dirent Bourguignon et Balagoy.

—Maintenant, mes amis, appuya M. Boudillon, vidons nos verres et rendons nous au-devant de monseigneur.

Le château de La Lézardière était à peu de distance du

village. Cet édifice moyen âge, dont on a nettoyé le terrain, dressait sur un monticule quatre murs ornés, flanqués de deux grosses tours noires.

Quelques arbres antiques et cheus, maigres comme des potences, ornaient l'esplanade de cette forteresse. Un peu plus bas, se voyaient de misérables bâtiments qui constituaient une partie des droits féodaux : c'étaient le pressoir, le moulin et le four, où tout habitant était tenu de porter sa vandoie, sa moisson et son pain en payant un droit fixé par le seigneur. Du côté de la Seine, s'étendait un étang où le poisson folonnait pour les jours maigres du seigneur et du curé.

Le temps était lourd, la pluie menaçait et M. Boudillon fit observer que la crainte du mauvais temps retenait peut-être M. le baron ; mais, comme il parlait, il aperçut celui-ci qui sortait de son castel.

Vêtu de drap vert, pressant de ses grosses bottes les flancs d'un poney du pays, M. de La Lézardière ressemblait de loin à un garde forestier. Dès qu'il fut à la portée de leur voix, les trois roturiers se confondirent en salutations auxquelles il répondit par un léger salut de la main. Il mit son cheval au pas et M. Boudillon put lui présenter les deux jeunes gens récemment revenus des Grandes Indes.

—J'ai pensé, ajouta-t-il, que monseigneur serait curieux de les voir et de les entendre, et je les ai invités à venir boire chez moi à la santé de monseigneur.

—Je croyais, curé, fit-il, que vous m'aviez appelé pour faire une partie.

—Oui, monseigneur.

—Je ne trouve pas ces individus curieux.

—Je pensais que si monseigneur les admettait à son jeu, nous pourrions faire une partie carrée.

—Très bien, curé, mais ces manants ne peuvent nous servir de partenaires ; vous savez que je ne joue jamais moins de trente sols.

—Ces braves gens, dit M. Boudillon, ont fait aux Indes quelques économies.

Puis, s'adressant à Bourguignon :

—Vous jouerez bien trente sols, mon ami ?

—Oui, monsieur le curé, répondit Jean, pour vous être agréable, car je ne joue jamais moins d'un louis.

M. de La Lézardière regarda de travers l'insolent, avec une forte envie de le cravacher. Heureusement la Providence intervint ; la pluie tomba à gouttes larges et pressées.

—Il pleut ! fit le curé ; veuillez nous devancer au presbytère, monseigneur, nous vous rejoindrons au plus tôt.

La Lézardière ne se le fit pas répéter, piqua des deux et partit au galop.

—Vous l'avez échappé belle, Bourguignon, avec votre impertinence, dit le curé. Il faudra tout à l'heure présenter vos excuses à M. le baron.

—Des excuses ? j'aimerais mieux m'en retourner de suite chez ma mère.

—A force de vivre chez les sauvages, vous avez perdu le sentiment des convenances.

—Si ce seigneur de la Grenouillère n'est pas content, dit Balagoy, j'offre de lui jouer son château au piquet.

—Allons ! la paix ! s'écria le curé effrayé de l'audace de tels propos. Souvenez-vous de ce que nous devons au rang et à la naissance.

Cependant, la pluie redoublait. L'abbé et Bourguignon, vêtus de drap, n'en souffraient guère, mais Balagoy, qui n'avait

sur lui qu'une veste de toile, était porcé jusqu'aux os. En arrivant au presbytère, M. Boudillon lui dit : « Montez dans ma chambre, mon ami ; venez, je vais vous donner de quoi vous changer. »

Il lui remit des bas, une chemise et une blouse, dont il se servait quelquefois pour jardiner, puis le quitta pour aller à la cave.

Balagoy acheva promptement sa toilette et descendit.

Déjà la table de jeu, garnie de ses cartes et de ses mignonnes corbeilles de jetons, étalait son tapis vert. Mademoiselle Clotilde, toujours silencieuse et modeste, apportait des rafraîchissements, tandis que Bourguignon disait à M. de La Lézardière :

—J'irai chez vous, monseigneur, et vous frémirez, lorsque, dans une des salles gothiques de votre manoir, j'imiterai le cri des tigres de l'Inde.

Le malin avait déjà un plan...

—Monseigneur et messieurs, prenez place, dit M. Boudillon.

Gagner trente sols, ou trois francs à ce baron, c'eût été malheureux ; tricher pour les lui gagner, c'eût été la dernière des maladresses.

Nos deux aventuriers, sans se communiquer leurs pensées, ébauchaient déjà le même plan de conduite et ne songeaient qu'à se rendre agréables à un curé qui avait de si bon vin et une si jolie nièce et à un seigneur qui devait, comme beaucoup de hobereaux, être plus ou moins avare et cacher un magot dans un coin de son cartel.

Jean et Jean Pierre ne se permirent de gagner qu'autant qu'il était nécessaire pour donner au jeu de l'animation. Bourguignon perdit six livres et Balagoy neuf !

M. de La Lézardière, tout joyeux, se vengea du premier.

—Il est heureux pour vous, l'ami, lui dit-il, que nous nous soyons bornés à jouer trente sols.

Bourguignon ne répliqua pas ; mais son ami s'écria, en décochant un regard à la modeste Clotilde :

—Banth ! malheureux au jeu, heureux en amour.

Les quatre joueurs se séparèrent très satisfaits les uns des autres. Il fut convenu que le jeudi suivant ils se réuniraient au château de La Lézardière.

.....
—Maintenant, dit Jean, que penses-tu de notre nouvelle société et de notre situation ?

—Tout m'enchanté, répondit Balagoy avec enthousiasme, le baron est à encadrer, la petite à croquer et mon précurseur Eugène Boudillon est une bonne pâte d'homme.

—Jusqu'à ce qu'il te pince avec sa nièce... Pas d'imprudence, mon cher, les gens de campagne sont méfiants !... Mais tu n'as pas réfléchi et tu ne vois pas devant nous. La nièce d'abord est un danger... Voilà déjà la mère Bourguignon qui me parle d'aller retourner son champ de fèves. Demain il faut que je monde la vache avec Annette...

—Annette !... se récria Balagoy.

—Même avec elle ce n'est guère amusant. Le soir j'ai rendez-vous avec la grosse Mathurine.

—Ah ! gueux que tu es, tu es plus avancé que moi.

—Hum !... je ne sais pas bien où j'en suis avec cette brave fille, et c'est bien là ce qui me chiffonne.

—Comment cela ?

—Que lui disais-je avant d'aller aux Indes, et que me répondait-elle ?

—La Mathurine est donc aussi un danger ? fit Balagoy.

—Je ne le nie point, répondit Jean, mais je ne puis l'éviter. Et si nous sommes démasqués l'un ou l'autre, que ferons-nous ?

—Nous filerons.

—Assurément, mais nous sauverons-nous penauds et ridicules, nous, qui nous étions habitués à faire trembler une capitale ? Ah ! si cette petite fille ne t'avait tourné la tête, tu aurais peut-être déjà senti comme moi le poids de cette existence monotone faite de silence et de jeux innocents. De loup se faire berger, est-ce possible ? Assis dans cette chambre de presbytère en face de ces deux bonshommes, en train de jouer trente sous, je croyais rêver. J'avais besoin de me tâter et de te regarder pour y croire.

—Mais, hier chez la mère Bourguignon, tu t'es bien amusé, ce me semble ?

—Oui, parce que j'ai bavardé tout le temps et fait la parade comme au Pont-Neuf... Puis cette bonne femme, cette petite Annette qui m'appelle son frère, elles me plaisent, j'en conviens. Enfin, je sens bien que je ne puis épouser Mathurine et vivre là, Je prévois, je dois prévoir le jour de la satiété ou du danger, et je me demande ce que j'ai à faire.

—Laisse-moi au moins le temps, reprit Balagny, de faire connaissance avec Clotilde.

—D'accord !... D'ailleurs, nous sommes invités au château.

—Eh bien ?

—D'ici là, tu as trois jours pleins, pour te retourner.

—Ce n'est guère. Mais voyons, ta cervelle est, je crois en travail de quelque entreprise ; à quoi songes-tu ?

—Je pense, dit Jean Bourguignon, à dévaliser La Lézardière.

Balagny se prit à rire.

—C'est pour cela, Jean, que j'ai fait ma cour et lui ai promis d'aller chez lui imiter le cri des tigres de l'Inde. Je désirais prendre connaissance des lieux afin de tracer sur le terrain mon plan de campagne. Il nous a invités à une partie, c'est encore mieux ; le sort en est jeté. Mais une question ?

—Parle.

—Puis-je compter sur toi, comme à Paris ?

—Cela ne se demande pas, répondit Balagny.

Dans la journée qui suivit, Jean prit quelques informations sur le seigneur de Bray.

Était-il riche ? N'était-il pas avare ? Habitait-il avec quel que parent ? Avait-il de nombreux domestiques ?

—Oh ! mais oui qu'il est riche, monseigneur le baron ! répondit Annette.

—Et avare aussi (soit dit entre nous), ajouta la mère Bourguignon, car l'habit vert que tu lui as vu, il l'a taillé dans une pièce de drap que son garde-chasse s'était achetée sur ses économies, et il ne lui a jamais payé le morceau qu'il avait pris. Par ladrerie, il mange de la soupe au lièvre : il ne vit que de son gibier et de son étang.

—Quant à sa femme et à ses filles, reprit Annette, il les a fait enfermer au couvent pour économiser l'argent de leurs toilettes. Il n'a avec lui qu'une de ses cousines, madame oiselle du Vertpré, qui se croit belle, parce qu'elle est noble, et qui se croit riche, parce que son cousin est plus vieux qu'elle.

—Et les domestiques ? fit Bourguignon.

—Il ne les aime pas. Il en prend le moins possible. Comme il ne les paye jamais et les nourrit mal, à peine sont-ils entrés qu'ils s'en vont. Il n'y a à gagner chez lui que des coups.

—Cependant il ne peut se passer de gens de service.

—Il a deux gardes.

—Qui habitent chez lui ?

—Ah ! mais non ; l'un a sa maisonnette en forêt, et l'autre au bord de l'étang.

—Et puis ; il y a un cocher, une cuisinière, un valet de chambre...

—Il a un homme pour son écurie et un homme et une femme à tout faire pour la maison. C'est tout.

—Il n'a donc pas peur des voleurs, M. de La Lézardière ? Annette à cette supposition ouvrit de grands yeux étonnés, et sa mère répliqua :

—Des voleurs, mon fils ? Comment veux-tu qu'il y en ait d'assez osés pour attaquer un seigneur dans son château ?

—Je réserve là-dessus mon opinion personnelle, dit Jean Bourguignon.

Quant il eut monté l'étable et vu rentrer le troupeau et tandis qu'Annette trayait la vache, à l'heure où la Seine coule noire sous les saules et où le soleil disparu n'éclairait plus que du reflet des nuages de pourpre, Jean alla causer avec Mathurine.

Cependant, tandis que nos amoureux se baignaient des rêves les plus doux, de graves événements qui s'étaient accomplis à Paris les menaçaient d'une catastrophe. Les deux aventuriers, sans qu'ils s'en doutassent, étaient sous le coup d'un péril imminent. Pour l'expliquer, nous sommes obligés de remonter à quelques jours en arrière et de dire ce qui se passait à Paris.

V

L'EXEMPT POSTEL

On se souvient qu'avant de quitter Paris, Cartouche et son lieutenant avaient fait courir le bruit de leur départ pour l'Angleterre. Ce bruit s'acrédita fort bien, et les Parisiens, pensant qu'une bande sans chefs serait bientôt exterminée ou dispersée, commencèrent à respirer.

Cette illusion fut de courte durée. Les cliques de Saint-Laurent et des carrières Montmartre ne se découragèrent point et continuèrent à infester Paris, sous la direction de Labranche, de d'Entragues et d'un jeune frère de Cartouche nommé François.

Il se forma même une nouvelle bande, commandée par Langlade, dit Lyonnais, dit Dularent, dit Roshemont, dit Duvaucel et dont le vrai nom était Dupont. Ce bandit intelligent et audacieux eût été célèbre s'il n'eût été éclipsé par Cartouche. Il termina en Grèce sa courte carrière, le 17 mars 1723.

De plus, les bandes qui désolaient les environs de Paris attiraient l'attention du gouvernement, et dans les environs de Fontainebleau on venait, après un combat sanglant, de capturer Jean de Melun et une partie de sa clique. M. d'Argenson, voulant s'éclairer sur les agissements des bandits ruraux et découvrir s'il n'existait point de relations entre eux et les Cartouchiens, envoya à Fontainebleau l'exempt Postel.

De là, surgit pour Cartouche et son lieutenant le danger que nous avons annoncé plus haut.

Pour l'instruction qui se fit, on releva les principaux crimes commis par Jean de Melun et un grand nombre de témoins furent entendus. Parmi ces derniers, un voiturier de Fontainebleau qui, conduisant un soir de ce mois, de Fontainebleau à Montereau, deux voyageurs qui venaient de Corbeil, fut arrêté sur la grande route par une bande de voleurs. Ceux-ci obligèrent les deux voyageurs à descendre sur le chemin, à retourner leurs poches et à donner leurs ceintures qui contenaient deux

cents louis d'or. Après ce vol, ils leur avaient permis de continuer leur route et le chef avait crié :

—Je suis Jean de Melun, qui sait écorcher les anguilles sans les faire crier.

Le bandit ne nia point le fait, et même il confirma l'exactitude du signalement des deux voyageurs que le voiturier avait été invité à donner.

—Il importe, dit le juge examinateur, que ces deux voyageurs soient retrouvés.

Et, après avoir communiqué à Postel tout ce qu'il avait appris sur leur compte, le magistrat pria l'exempt de se mettre à leur recherche.

Celui-ci remonta à Corbeil, retrouva le voiturier de Gentilly, recueillit de nouveaux renseignements et, comme un chien en quête, commença à flairer un gibier.

D'où venait que des gens si riches voyageaient en charrette ? Quelques paroles imprudentes, sans signification pour un voiturier, et cependant retenues par ce dernier, excitèrent ses soupçons. De la carrière parisienne il revint à Fontainebleau et de là se rendit à Montereau. Là les traces furent plus difficiles à retrouver. Les deux voyageurs n'avaient laissé dans cette ville aucun souvenir de leur passage.

Assez désappointé, Postel réfléchit que les voyageurs, s'étant sans doute dirigés vers une grande ville, lui laissaient peu de chance, seraient difficiles à rejoindre et en définitive n'auraient peut-être pas l'importance qu'il leur supposait.

Mais, en examinant la localité, il se dit : Ils ont dû se diriger par Bray et s'arrêter dans ce village. Bray n'est pas loin. Dans une auberge, on bavarde plus volontiers que dans un hôtel. Allons encore jusqu'à Bray.

Il enfourcha le cheval qu'il avait loué et quitta Montereau. En route, il rencontra la maréchaussée, causée avec le brigadier en lui touchant un mot du but de son voyage.

—Celui-ci n'avait rencontré aucun voyageur dont le signalement répondit à ceux qu'il lui donnait. Ce n'était pas encourageant ; cependant il poursuivit.

A Bray, il descendit à l'unique auberge que la commune possédait alors, le "Grand-Monarque," située sur la place de l'église. Il y trouva quelques colporteurs, les fit causer et n'apprit rien.

"Je me suis trompé, se dit-il, j'ai fait fausse route. Au lieu de se diriger vers Nogent, ou Provins, ils seront partis pour Sens ou Auxerre. Décidément le jeu ne vaut pas la chandelle.

Il remonta à cheval, prêt à retourner sur ses pas. Le hasard voulut qu'au moment où il mettait le pied à l'étrier, le curé et ses nouveaux amis sortissent du presbytère. Il se pencha vers l'aubergiste qui tenait la bride, et, par une habitude invétérée de questionner, lui demanda :

—C'est monsieur le curé ?

—Oui, monsieur.

—Avec des amis ?

—Oui, deux jeunes gens de Bray qui sont nouvellement revenus des Grandes-Indes.

—Ah !... De si loin que cela ! Comment les appelle-t-on ?

L'aubergiste aurait pu s'étonner de pareille curiosité ; il répondit :

—L'un est Jean Bourguignon, et l'autre Jean-Pierre Balagny.

A ces noms, Postel parut surpris et comme frappé d'une lumière subite. Bourguignon... N'était-ce pas un des noms de

Cartouche ?... A coup sûr, le lieutenant du célèbre brigand s'appelait Balagny.

—Depuis combien de temps sont-ils de retour ? demanda-t-il.

L'aubergiste lui cita la date exacte. Il réfléchit un instant ; et leur arrivée à Bray coïncidait avec l'attentat de Jean de Melun.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

Très prochainement nous commencerons la publication d'un autre feuilleton des plus émouvants. Dites-le à vos amis.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, à tout nouvel abonné, nous donnerons en prime la collection complète du FEUILLETON contenant les ouvrages suivants :

POUR UN AN : — UNE PIASTRE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à L'Épée — Un Noviciat — La Vengeance d'une Mère — Glanterie mal Récompensée — La Main Mytérieuse — En Temps de Guerre — La Cible de Guido Ventura — Fidèle à sa Tombe — La Réprouvée — L'Influence de L'Amour — Le Dévouement d'une Épouse — Insurgé contre la Morue — le commencement du ROI DES VOLEURS maintenant en cours de publication, et LA FILLE DE MARGUERITE. — Ce dernier feuilleton, à lui seul, embrasse plus d'une année de notre journal.

POUR DEUX ANS : — DEUX PIASTRES

Tous les ouvrages ci-haut mentionnés et les suivants : — LES DRAMES DE L'ARGENT — LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

POUR TROIS ANS : — TROIS PIASTRES

Tous les feuilletons ci-dessus et les suivants : — UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE — LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME — LA GRANDE HALTE — LE TESTAMENT SANGlant.

POUR QUATRE ANS : — QUATRE PIASTRES

Tous les ouvrages complets ci-haut nommés et les suivants : — LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN — LA DAME DE PIQUE — EXILI L'EMPOISONNEUR.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés d'une année ou plus recevra en prime toute la collection ci-dessus énumérée et, en plus, le journal pendant un an.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année. Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.